

### L'illusion d'une réalité virtuelle

Certes, l'imagerie cérébrale captive : avec elle, les scientifiques accèdent à l'intérieur du crâne et peuvent suivre le cerveau en pleine activité. Ils le voient « s'animer » quand s'ébauche un mouvement, ils suivent à la trace les réponses aux signaux visuels ou auditifs, ils localisent les circuits activés lors d'un calcul mental ou d'une mémorisation. Ces images sont saisissantes... À tel point que les traces colorées qui apparaissent sont facilement prises pour la vision directe de l'activité des neurones, et même de la pensée. Pourtant, il n'en est rien. Les images obtenues par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) sont, nous l'avons vu, des reconstitutions par traitement informatique des variations locales de débit sanguin cérébral qui augmente quand les neurones s'activent (voir l'encart dans le chapitre 2). Yves Burnod, qui dirige aujourd'hui l'Institut des sciences cognitives de Lyon, soulignait les limites de ces explorations dans un article intitulé « Big brother et IRM » paru

en 2000<sup>16</sup> : « *Les analyses sont compliquées par la résolution des appareils actuels qui ne descend pas en dessous de quelques millimètres. Au mieux, on voit des populations de plusieurs centaines de milliers de neurones. Or la finesse des traitements cérébraux est bien supérieure, et des neurones très proches ont des fonctions différentes, certains pouvant être activateurs quand leurs voisins sont inhibiteurs. Comme on est loin de pouvoir distinguer les circuits activateurs et inhibiteurs par imagerie fonctionnelle, on risque d'obtenir la même image quand les sujets pensent une chose et son contraire.* »

Pour le psychiatre Edouard Zarifian, « voir le cerveau penser n'est qu'une métaphore poétique. On ne "voit" d'ailleurs rien d'autre que des listes de chiffres qui sortent des machines et que l'on transpose de manière conventionnelle avec des codes de couleur pour représenter la silhouette d'un cerveau »<sup>17</sup>. Edouard Zarifian dénonce par là un quiproquo fondamental sur lequel vit la psychiatrie biologique : « *La compréhension des mécanismes cérébraux mis en jeu pour fabriquer des symptômes peut permettre de dire "comment ça marche", et pas "pourquoi" à tel moment, telle personne va extérioriser ces symptômes et les inscrire dans son histoire personnelle en leur donnant un sens qui lui est propre. Les outils scientifiques permettent d'étudier ce qu'il y a d'universel en l'homme, mais pas ce qui est particulier à chacun.* » Les mêmes réserves sont exprimées par la psychologue Françoise Parot (université Paris V) : « *Si la causalité psychologique est d'ordre physique, biologique, voilà que se profile la fin de l'existence de cette science humaine : on ne cherche plus l'explication psychique (construction de sens historique), on ne s'intéresse plus qu'à l'explication neurologique, neurophysiologique.* »<sup>18</sup> Et Yves Burnod de conclure : « *La courte histoire de l'imagerie la rend encore très vulnérable aux erreurs d'interprétation. En raison de la compétition scientifique, des chercheurs risquent de dire plus qu'ils n'observent.* »<sup>19</sup>.

